

## TRADITION ET COMMÉMORATION

Les soixante premières années de l'histoire du félibrige, fondé en 1854, montrent l'évolution d'une association liée à des traditions auxquelles elle commence par se rattacher, celles du pays dont elle est issue, qu'elle se donne pour but de défendre et de maintenir, et auxquelles elle superpose ensuite ses traditions propres, jusqu'à lier indistinctement les unes aux autres. Le besoin se fait alors ressentir de rappeler périodiquement et solennellement leur existence. A la perpétuation des traditions se mêle leur commémoration, dans des cérémonies où elles sont vécues à deux niveaux : pour elles-mêmes, et comme commémoration. Emergent ensuite des événements fondateurs et des figures tutélaires, célébrés dans un cadre géographique et idéologique lié à l'esprit de l'association et de son histoire. Au bout d'une génération, l'histoire du félibrige provençal prend ainsi place dans celle des traditions dont il réussit à être l'incarnation. Ce mouvement s'amorce à la fin des années 70 et se développe jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il débouche ensuite sur un problème qui ne cesse de le secouer, parfois au prix de crises brutales : la transformation des traditions en commémoration ne risque-t-elle pas de les figer ? La perpétuation de l'association implique toutefois que le cadre désormais fixé ne soit pas bouleversé, et la continuité l'emporte, dans une sociabilité dont les règles et les discours deviennent immuables. L'histoire du félibrige met en lumière les rapports complexes qu'entretiennent traditions et commémoration, rapports dont nous trouverons les grandes lignes à partir des textes parus dans les *Armana provençau*, que l'on peut considérer comme

une expression fidèle des positions « officielles » du félibrige, et de la façon dont il exprime ses intentions et leurs résultats.

*Première époque : une joyeuse confrérie*

Le premier *Armana*, édité en 1855 (la fondation du félibrige est traditionnellement fixée le 25 mai 1854) s'adresse à tout le peuple du Midi, mais présente le statut de félibre comme un heureux privilège. « Il n'est pas donné à tous d'être félibres. La langue mère n'a pas le bonheur de rassembler tous ses enfants sous son aile ; les uns la fuient, d'autres la désolent, la frappent. Les félibres la défendent, la consolent et la chantent »<sup>1</sup>. C'est donc l'amour de la langue qui les réunit. Mais pas de n'importe quelle langue : celle qui se parle et, surtout, s'écrit « comme il se doit ». « Comme il se doit ? Sans doute savons-nous que tous ne diront pas comme nous. Mais quand nous aurons prêté la loi qu'un félibre vient de rédiger et qui dit mieux que vous ne sauriez le croire pourquoi cela est ainsi et pourquoi cela est autrement, il faudra bien que personne ne bronche »<sup>2</sup>. L'intention normalisatrice est donc ferme, même si elle n'est encore que potentielle. Ne seront admis que ceux qui se seront pliés à la norme, et les félibres resteront fidèles à cette règle, s'efforçant de la faire appliquer et de faire taire les dissidences dont, en particulier, les partisans des « patois »<sup>3</sup>. Quand à la « loi », il faudra attendre 1878 pour qu'elle commence à paraître de façon définitive, sous la forme du *Trésor du Félibrige*, le dictionnaire de Mistral, mais elle est anticipée par de nombreuses œuvres, et suscite des conflits au cours desquels les félibres parviennent progressivement à imposer leur conception de la langue, tant du point de vue idéologique que dans la pratique des parutions.

Dans cette confrérie d'amoureux de la langue<sup>4</sup>, le lien amical est mis en valeur. Le « chant des félibres », publié dans le même *Armana*, affirme au refrain :

Nous sommes tous amis, nous sommes tous frères,  
Nous sommes les chanteurs du pays.

Et si un refrain les décrit, un dimanche, « sous l'ombre d'un figuier ou

---

1. *Armana* 1855. « Pourtissoun ». Les *Armana*, ainsi que toutes les publications et discours félibréens cités, sont en provençal. Nous en donnons directement la traduction. Nous remercions Mme Patricia Dupuy et M. Bernard Giély, ainsi que l'association ? Prouvenço ! qui nous ont permis l'accès à de nombreux documents.

2. *Idem*.

3. Voir à ce propos Philippe MARTEL, « Les félibres et leur temps. Renaissance d'oc et opinion, (1850-1914) », doctorat d'état, université de Paris I, 1993.

4. Cf ci-dessous le discours au cours duquel cette comparaison est faite par le capoulier (chef) du félibrige Pierre Devoluy.

d'un pin », en train de partager un repas et de déguster un flacon de vin « pendant que les filles dansent au son du tambourin », un autre les montre activement liés aux traditions majeures.

Des farandoles nous sommes en tête,  
 Pour Saint Eloi nous trinquons,  
 Quand il faut lutter, nous tombons la veste.  
 Quand vient Saint Jean nous sautons le feu.  
 Vienne Noël, la grande fête,  
 Nous posons ensemble le Cachò-fiò<sup>5</sup>.

Ils sont donc partie prenante des traditions les plus vivantes, avec la volonté déclarée de les vivre dans la langue du pays. L'*Armana* de 1856 ne définit d'ailleurs pas ce qu'est un félibre, mais consacre quatre pages<sup>6</sup> à la « langue provençale », qui « se parle encore en France dans plus de vingt départements », mais pas de la même manière. L'article distingue quatre parlers : marseillais, rhodanien (« c'est le plus doux et le plus pur de tous »), languedocien et gascon. Le parler rhodanien est préféré pour son pouvoir de séduction car, écrit Mistral, « quand une jeune arlésienne, ou une jeune avignonnaise vous dit quelque chose dans cet harmonieux langage, vous ne pouvez vous lasser de l'écouter, comme des perles d'or qui tombent en tintant dans un bassin de verre ». Le rôle des poètes est de faire rendre à cette langue les sons dont elle est riche et de convaincre chacun (et en particulier les jeunes filles, préoccupation que nous retrouverons) de l'utiliser. Cela les amène à se concevoir comme indispensables. « Que serait la Provence sans cet *Armana* ? » se demandent-ils en 1857. C'est une « étoile qui luit dans le ciel provençal », ce qui ne les empêche pas d'être attentifs aux événements locaux. L'*Armana* de 1856 décrit le rude hiver 55. L'*Armana* de 1857 relate la crue centenaire du Rhône de 56. Celui de 1858 annonce le concours agricole d'Avignon (ce qui lui permet d'énumérer un long vocabulaire), et celui de 1860 la liste des Provençaux médaillés pour acte de courage l'année précédente. De telles relations à l'actualité se font ensuite beaucoup plus rares, pour céder la place à l'actualité de l'association. « L'actualité » religieuse est également relaté à partir de 1860 : fête avignonnaise à la gloire de Notre-Dame (peut-être ne verra-t-on plus de fête comme celle-là, s'écrie Aubanel<sup>7</sup> qui ajoute, emporté par son élan, « et, certainement, depuis le concile d'Ephèse, on n'en avait pas vu »), transport des reliques de Sainte Madeleine relatée en 1861. Les fêtes traditionnelles ont également leur place. Mistral consacre quatorze pages à celles de la Tarasque dans l'*Armana* de 1862.

5. Le cachò-fio est la bûche traditionnellement placée dans l'âtre la nuit de Noël.

6. Sous la plume de Frédéric Mistral, pp25-28

7. Théodore Aubanel (1829-1886), l'un des sept fondateurs du félibrige.

L'essentiel de l'*Armana* est toutefois constitué de poèmes et de petites histoires drôles, les « cascareto », qui, à leur manière, construisent un univers de bonhomie dans lequel la langue provençale est reine<sup>8</sup>.

La publication de *Mireille* en 1859, renforcée par celle de *Calendau* en 1867, permet au félibrige de passer à un autre niveau. Des statuts sont élaborés en 1862, et les prétentions à régir l'usage – et en particulier l'usage écrit – de la langue provençale rencontrent désormais une certaine audience, due à la fois au prestige de Mistral et au succès de l'*Armana*. Cette décennie est donc consacrée à la production d'œuvres et à la critique des réfractaires à la « loi » linguistique. Les grands ancêtres n'y échappent pas. L'éloge funèbre de Jasmin (1798-1864), « le grand poète de Gascogne », se termine par des regrets. Il lui a manqué « les études romanes indispensables à qui écrit notre parler. Faute de linguistique, il a mis dans ses vers maintes formes étranges et issues du français qui sont tout simplement des corruptions, et qui rendent sa lecture désagréable aux Provençaux »<sup>9</sup>. La chronique fait appel à un « éditeur intelligent » qui « pourrait facilement lui enlever ces taches ». D'autre part, Jasmin s'est toujours refusé à entrer dans un mouvement et à reconnaître l'effort des félibres pour une langue qu'il pensait sans avenir. « Il n'a pas laissé en Gascogne ce qui s'appelle un écolier », et aucune renaissance ne lui est due. Avec Jasmin, dont la mémoire hantera encore quelque temps les félibres, et, plus tard Victor Gélou (1806-1886) s'éteignent les deux grandes figures populaires qui échappent au mouvement. Le félibrige peut commencer à jouer le rôle qu'il s'est donné dans l'article 1 des statuts. « Le félibrige est établi pour garder longtemps à la Provence sa langue, sa couleur, sa liberté d'action, son honneur national et son beau rang d'intelligence car, telle qu'elle est, la Provence nous plaît ». Dès 1860, le bon peuple de Provence est appelé à admirer les triomphes qu'ont obtenu « quelques-uns de tes enfants, triomphes qui te font un devoir d'aimer toujours plus ta langue et ton pays ». L'année suivante, l'*Armana* constate que « le peuple du Midi a fini par comprendre qu'il valait cent fois mieux parler un bon provençal qu'un mauvais français, et qu'il est préférable de boire son vin plutôt que la piquette des autres ». L'influence du félibrige n'est pas aussi foudroyante que ces articles le prétendent, il le remarque d'ailleurs parfois avec amertume, mais l'objectif est poursuivi et en 1868, Mistral peut se permettre de dire dans un discours prononcé devant des félibres mais destiné au peuple provençal « ce que nous voulons ». Et ce qu'ils veulent, c'est que le peuple parle sa langue, respecte ses traditions et, en particulier, que les filles restent au mas et portent le costume. La même année, l'*Armana* donne

8. Philippe GARDY, « Proso d'Armana : contes et récits d'une langue et d'une société à jamais perdues », dans *Revue des langues romanes*, 1992, p. 351-394.

9. *Armana* 1865, p. 107-109.

le texte de la « Coupo santo », qui se voudra ensuite hymne « national », et lance une souscription pour un monument à Saboly dont Roumanille<sup>10</sup> avait réimprimé les *Noëls*. Le félibrige prend en charge le passé prestigieux de la Provence et commence à assumer la mission qu'il s'est donné. La joyeuse confrérie est devenue une organisation capable de parler au peuple provençal, de lui faire part de ses volontés, de lui demander de célébrer la Provence telle qu'elle l'entend.

### *Les gardiens du pays*

Les années 70 voient s'accomplir cette transformation ponctuée par l'élaboration de nouveaux statuts en 1876. Elle se situe très nettement, à ses débuts, de façon réactive par rapport à « l'époque ». « En ces heures de désordre, de mécréance amère et de croyance folle, la langue provençale devient de plus en plus, pour grand nombre d'esprits et de cœurs généreux, l'incarnation naturelle de la patrie, de l'indépendance et des sentiments droits » affirme l'*Armana* en 1870. Les temps sont à l'orage, aux catastrophes. Le vent mauvais, « l'aurige », contre lequel se dressent la foi félibréenne et la foi catholique, souvent confondues puisque l'*Armana* va jusqu'à remarquer que « les deux fois que la Vierge s'est manifestée en France, elle a choisi, pour parler, l'idiome du Midi », est invoqué dès 1871. On n'est pas loin de « Prouvençau e catouli », le cantique primé à Forcalquier à une cérémonie lors de laquelle le félibrige confirme son officialité<sup>11</sup>. La chronique de 1874 remarque qu'on ne peut mieux finir « qu'en parlant du grand effet produit par les cantiques en langue provençale dans les pèlerinages de l'an dernier ». A l'inverse, le village de Velleron (« mauvais village du canton de Pernes ») est stigmatisé dans une *cascareleto* parce que s'y est produit un enterrement civil<sup>12</sup>. La religion catholique n'est toutefois que la forme dominante d'une identité provençale fondée avant tout sur la langue. « La langue est le monument le plus durable d'une race, le signe le plus précieux de sa noblesse, et le livre vivant de son histoire, voilà pourquoi nous nous sommes faits les gardiens du peuple provençal<sup>13</sup>. »

Vingt ans après leur fondation, ces gardiens se considèrent comme entrés dans les traditions. « Sous des aspects plaisants, l'*Armana* fait partie des livres de la maison et les gens de vingt à trente ans, qui l'ont toujours lu ou en ont

---

10. Joseph Roumanille (1818-1891), l'un des fondateurs du félibrige. Imprimeur de l'*Armana* à partir de 1856, et auteur de nombreuses *cascareleto*.

11. Pierre PASQUINI, « L'apolitisme des parlers ? A propos de *Prouvençau e catouli* », dans *Provence historique*, 1997, pp. 301-316.

12. *Armana* 1873, p. 71.

13. *Armana* 1874, chronique.

toujours entendu parler, croient que l'*Armana* a de tout temps régalié les veillées provençales »<sup>14</sup>. Ce sont donc les « bonnes coutumes », en passe de devenir « authentiques », qui sont considérées. Le félibrige n'aurait jamais l'idée saugrenue de consacrer un chapitre sur les traditions aux « panturlo »<sup>15</sup> ou à toute autre coutume indigne. Il en sélectionne un nombre restreint, mais à la symbolique puissante, centrée autour de la famille et du repas, dont le repas de Noël est la synthèse.

A partir de là, tous les espoirs sont permis. A l'époque de la parution du *Trésor du félibrige* et des rencontres avec les Catalans, Mistral peut envisager un rayonnement international, parler de l'« Empire du soleil », et juger que sa première partie est bien constituée puisqu'il affirme en 1879 : « La terre de Provence, qui a été longtemps l'unique but de notre ambition nous appartient, nous pouvons le dire, toute entière »<sup>16</sup>. » Appartenance toute poétique, la précision est nécessaire, au vu des accusations de séparatisme qui se déchaînent pendant cette période, en prenant à la lettre ces déclarations. Ces accusations relient les propos félibréens à une action royaliste réelle chez certains membres, mais à laquelle le mouvement refuse de se rallier, maintenant l'apolitisme comme dogme fondamental. Les félibres consacrent donc une partie de leur énergie à exprimer leur patriotisme, sans abandonner pour autant la prétention d'être les authentiques gardiens et représentants de leur pays et de sa langue. Les formes d'expression mises au point dès les premières années se perpétuent. L'*Armana* s'ouvre par un compte-rendu des fêtes de l'année précédente, de leurs fastes et de leur popularité, ainsi que de leur reconnaissance par les autorités. Quand c'est nécessaire, quelques coups de patte sont envoyés aux détracteurs. Après la liste des ouvrages publiés en langue « correcte », s'enchaînent les poèmes et cascadeleto, dans lesquelles le peuple provençal se tire avec bonne humeur de situations cocasses. L'*Armana* se clôt par le rappel des disparus de l'année précédente, liste dans laquelle tendent à ne figurer, à mesure que les années s'écoulent, que les félibres proprement dits. Au bout de vingt ans, c'est donc bien une tradition qui s'est constituée, et cette publication est le relais et l'officialisation de cérémonies qui se multiplient et mettent en scène, autour de rencontres poétiques et cérémonies religieuses, l'apparition des félibres en gardiens de la langue et des traditions.

Le moment le plus symbolique de l'année est la fête de sainte Estelle, patronne du félibrige. Tenue chaque année dans une ville différente, c'est à la fois une commémoration de la fondation du félibrige et la perpétuation

14. *Armana* 1873, chronique.

15. Il s'agit des prostituées, qui ont cet honneur dans le journal « Zou » n°43, en 1888. Précisons toutefois que le journal désapprouve cette « tradition ».

16. *Armana* 1880, p. 84. Discours de la sainte Estelle.

de sa première tradition. Les discours qui y sont tenus s'inscrivent dans cette continuité, tout en marquant les progrès de la cause. En 1881, à Marseille, Mistral y opère le renversement décisif qui fait du félibrige, quoi qu'il arrive, l'expression et l'âme du peuple provençal. Après avoir rappelé que « le félibrige, enfant du peuple, vivant avec le peuple, parlant comme le peuple, est l'interprète né des rassemblements populaires<sup>17</sup> », et loué le parler des ancêtres, il détache l'authenticité de ce parler de toute évolution historique. Les locuteurs authentiques sont ceux qui maintiennent le parler originel et si par malheur ils se faisaient rares, ils n'en devraient pas moins être considérés comme les derniers des Provençaux. « Si en Provence (le bon Dieu nous en préserve), il ne restait un jour que cent familles qui parlent provençal, s'il n'en restait que trente, s'il n'en restait que dix, ces dix familles, en face de l'histoire et de l'humanité, représenteraient seules la noblesse de la vieille Provence et seraient saluées le chapeau à la main ». Le peuple ainsi réduit constituerait un reliquaire vivant, un pré-musée en quelque sorte, devant lequel l'immense majorité des habitants de la Provence, dont on ne sait ce qu'ils seraient devenus, viendrait s'incliner.

Dans ce cas la mise en réserve – fût-elle pour l'instant une hypothèse – du vrai peuple le fait sortir de l'histoire et, avec lui, ceux qui se consacrent à le défendre et à le conserver. Il arrivera parfois aux félibres de se situer hors du temps, voire dans l'éternité, en particulier lorsqu'ils s'inspireront de thèmes religieux. Mais Mistral n'en tire pas cette conclusion. Il affirme au contraire après cela : « Je viens de vous prouver que le félibrige, au lieu d'aller contre le mouvement de ce siècle, était tout au contraire porté par le courant des événements ». Il ne peut s'agir du progrès, mot péjoratif dans la bouche des félibres, ni du « gros mot de démocratie » – Mistral dit sans ironie qu'en employant cette expression il ne fait pas de politique –. Si le félibrige est de son temps, c'est paradoxalement par les aspects anhistoriques de celui-ci, par la réaction au changement, le besoin de retrouver des formes d'existence qualifiées de « naturelles », liées à un terroir. Au cours de ses vingt premières années, le félibrige acquiert la légitimité qui lui permet de revendiquer la première place dans ce combat pour la restauration/renaissance des us et coutumes, de s'en faire le représentant officiel et d'en diriger les cérémonies. Peut alors s'ouvrir une période où la célébration est intimement liée à la commémoration, où faire revivre les anciennes coutumes, c'est rendre hommage à ceux qui les ont transmises et à ceux qui ont organisé cette renaissance, unissant ainsi le peuple provençal et ses représentants.

---

17. *Armana* 1882, p. 49.

*Entre célébrer et commémorer*

Mistral est considéré comme une synthèse de la Provence à lui seul. « Ce qui fait l'originalité de Mistral, c'est qu'il est l'image de son pays tout entier, passé et présent, nature et histoire, idiome et tradition »<sup>18</sup>. Il utilise cette image dans les manifestations publiques qui connaissent, dans les vingt dernières années du siècle, leur belle époque. L'*Armana* de 1883 annonce fièrement que « la bannière d'azur de la Provence, recouvrant pacifiquement son vieil espace de gloire, s'est promenée victorieusement sur deux cent lieues du pays ». Aux fêtes d'Hyères, en 1886, les tambourins donnent pendant trois jours des « airs nationaux de la vieille Provence », et les enfants se promènent habillés en « personnages de l'histoire du pays » (sans autre précision), et en « Tambour d'Arcole, en Mireille, en Vincent, en Calendau, en Esterelle, en Nerthe, en Marguerite »<sup>19</sup>. On trouve donc dans les rues de Hyères des Provençaux en costume traditionnel côtoyant des Provençaux habillés en personnages félibréens, sans qu'on puisse d'ailleurs savoir ce qui peut les différencier (car comment reconnaître une Mireille ou un Vincent de jeunes Provençaux « ordinaires ? »). D'où l'impression d'une renaissance en acte. Le Midi en devient un pays attractif, et Mistral le souligne à Cannes, dans une déclaration, dont il ne sait à quel point elle est prémonitoire, sur l'âge d'or de l'Empire du soleil, qui deviendra « le gai ensoleillement des peuples frères ». Mais il est vrai qu'il y voyait les « heureux avant-coureurs des fédérations futures » plutôt que les précurseurs des migrations touristiques de masse.

Les félibres sont donc fiers d'avoir redonné vie à une langue et des traditions en péril, et ont plaisir à être fêtés. Encore faut-il, pour éviter qu'ils deviennent une « société d'admiration mutuelle », comme cela leur sera reproché plus tard, qu'il y ait un public pour cela. Dans les dernières décennies du siècle, il existe incontestablement mais Mistral, très lucide sur ce point, annonce puis décrit son amenuisement. Il remarquait en 1875, « malgré les manifestations, les triomphes qui viennent accélérer le beau mouvement de notre renaissance, nous sommes obligés d'admettre que notre langue d'oc, si elle gagne du respect dans le monde des lettres, perd – hélas – dans les usages de la foule »<sup>20</sup>. Il décrit en 1888 sa rencontre avec deux jeunes filles de Saint-Rémy qui ne veulent pas parler provençal, et ne rêvent que d'être dans l'administration, à Lyon ou à Paris, quittant donc le mas familial et les coutumes, s'opposant à ce qu'il avait clairement énoncé vingt ans plus tôt, dans le même village, comme « ce que nous voulons ». Le peuple désobéit parce qu'il est corrompu par l'ambition, parce qu'il veut ressembler aux « messieurs » et qu'il est pris par le mirage de l'ascen-

18. *Armana* 1885, p. 56. Propos tenus à l'Académie française.

19. *Armana* 1887, p. 7.

20. *Armana* 1876, p. 33. Discours aux Jeux floraux de Montpellier.



sion sociale. Telle est l'analyse que Mistral livre à plusieurs occasions, systématiquement reprise. Contre le mouvement social et géographique, nous voulons, dit Berluc-Pérussis en 1881, « attacher l'homme à la terre, l'empêcher de quitter le pays »<sup>21</sup>. Les félibres n'ont bien entendu aucun moyen pour cela, et ne peuvent que déplorer l'arrachement au sol natal de ceux dont ils sont les poétiques représentants. C'est la raison pour laquelle Mistral déclare en 1880 que le félibrige fait pour la Provence un « miracle d'illusion »<sup>22</sup>. Il décrit en termes lucides l'opération en train de s'accomplir, de constitution d'un univers poétique qui prend en charge la vérité échappée du monde réel.

Il faut toutefois pour cela des lieux où ce miracle d'illusion puisse se déployer et jouir d'une reconnaissance sociale. Dans le domaine des publications, la stabilité de l'*Armana*, l'œuvre de Mistral et maintes autres parutions, la floraison de journaux et revues dans les années 80 confèrent au félibrige une assise solide. Dans le domaine des coutumes, le félibrige est soucieux de maintenir une tradition de chansons provençales (l'*Armana* en publie régulièrement) et se préoccupe des joueurs de tambourin car « le régiment félibréen croît comme les épis, mais jusqu'à maintenant la musique lui manque »<sup>23</sup>. Et le costume est aux filles ce que le tambourin est aux garçons. L'*Armana* de 1891, qui rend compte de la réunion du « comité mainteneur de l'instrument provençal », contient une satire de Crousillat sur la mode, adressé aux jeunes filles :

Modestes, à la raison vous tenant toujours,  
 Gardant votre coiffe, oh sœurs de Mireille,  
 Vous aurez, avec la vertu, le bonheur pour livrée.  
 A rester au nid, oh, non ! Vous ne risquez rien.  
 Comme il arrive aux filles qui sortent de leur rang.

Ce travail pour la renaissance du pays est visible dans les manifestations publiques, à la sainte Estelle et en d'autres occasions. Il ne peut acquérir un sens qu'à l'intérieur d'une continuité et c'est la raison pour laquelle il se rattache de plus en plus au passé, comportant de façon explicite le thème et les rites de la commémoration.

L'initiative la plus importante revient aux félibres de Paris, qui organisent des voyages dans le Midi au cours desquels ils inaugurent des monuments dédiés aux personnages marquants de l'histoire de Provence, et assistent à des félibréjades (et, au besoin, à des spectacles qui n'ont de provençal que le lieu où ils sont donnés, comme *Œdipe roi* à Orange, par exemple, entre une inauguration du buste de la comtesse de Die, à Die, et une fête félibréenne à Avignon). Dans ce premier temps des inaugurations, l'histoire félibréenne est trop récente pour fournir des sujets, et c'est l'histoire antérieure qui est utilisée. Les félibres parisiens

21. *Armana* 1882, p. 9.

22. *Armana* 1881, p. 21.

23. *Armana* 1889, pp. 66-67.

inaugurent en 1890, lors de leur voyage en Gascogne, le buste de Cortète de Prades à Agen le 10 août, celui de Saluste du Bartas à Auch le 12, de Théophile Gautier à Tarbes le 13, de Xavier Navarrot le 16 à Oléron, le tout accompagné comme il se doit de discours, sermons et poèmes en langue du pays. L'année suivante, le voyage part de Lyon, où est inauguré le buste du poète Soular, ami des félibres. Suivent ceux de Désanat à Tarascon, de Victor Gélou à Marseille, de Bellaud de la Bellaudière à Grasse, Puget à Toulon et Championnet à Antibes, ce dernier ayant un rapport très lointain avec l'histoire littéraire provençale. Au fil de leurs excursions, les félibres parisiens implantent donc des lieux de mémoire liés à l'histoire du Midi – littéraire le plus souvent – et à la langue félibréenne. Ils accomplissent le travail destiné à rendre au peuple sa fierté et il est logique que les félibres, dès qu'ils peuvent être commémorés, soient l'objet de cérémonies. La première occasion importante est fournie par le décès de Roumanille. En 1894, la fête de sainte Estelle est reportée au 13 août pour coïncider avec la venue des félibres de Paris et l'inauguration des monuments de Roumanille et Aubanel, précédée de celui dédié au Tambour d'Arcole. Malgré leurs itinéraires très différents (Aubanel entra en conflit avec le félibrige, alors que Roumanille mourut à sa tête), ces deux fondateurs sont les premiers à prendre place dans la série des personnages illustres dont la mémoire est digne d'être rappelée. Les disparitions de figures marquantes du félibrige vont désormais multiplier les occasions, de sorte qu'en 1897, la sainte Estelle est à nouveau déplacée en Août pour coïncider avec la venue des félibres de Paris et l'inauguration des bustes d'Anselme Mathieu à Châteauneuf-du-Pape, et de Paul Arène à Sisteron. La commémoration bouscule donc de nouveau la célébration, preuve de l'importance qui lui est attachée autant que du caractère indissociable des deux aspects. Célébrer la Provence, c'est se souvenir de ceux qui l'ont célébrée, se placer dans une histoire et vivre le présent au nom et en fonction d'elle. Les cérémonies sont désormais lestées de ce passé qu'elles s'emploient à rappeler.

L'*Armana* saisit l'occasion de l'année 1899 pour faire le point. « C'est notre *Armana* qui a maintenu dans le passé et maintiendra dans l'avenir la véritable tradition félibréenne (...) et pour nos neveux et nos arrière-petits neveux, dans cent ans, dans mille ans, jusqu'à la fin des siècles, l'*Armana provençal* et les œuvres des félibres seront le miroir de la Provence au dix-neuvième siècle ». A la « fleur de l'âge », l'*Armana* fournit un bilan conforme à ses désirs. Il y a maintenant une véritable tradition félibréenne, ce qui suppose que le mouvement soit assez attractif pour susciter des copies, ou assez fort pour les reléguer à ce rang. Cette tradition est le miroir de la Provence dont elle a su capter l'image pour la renvoyer indéfiniment, c'est-à-dire fournir un matériau à toutes les célébrations et commémorations à venir. D'ailleurs, il ne se passe rien de véritablement nouveau, et la chronique poursuit, « cela dit, voyons un peu comment s'est passée l'année qui vient de s'écouler. Eh bien, mon Dieu! Toujours le même train-train, toujours le même enthousiasme, aussi bien des vieux que des jeunes ».

Ce « train-train » est pourtant intéressant à examiner de près, car il reflète fidèlement les ambitions et la réalité du félibrige. La première manifestation est parisienne, c'est le banquet donné au café Voltaire en l'honneur de la venue de Mistral. La soirée s'est passée « en famille, tous la main dans la main » pendant que dans la rue on manifestait et on se disputait, « les uns contre, les autres pour Zola ». La seconde manifestation est la réunion du consistoire, le « gouvernement » du félibrige, qui délibère sur le report de la sainte Estelle, non pas pour se joindre aux félibres de Paris comme dans les cas précédents, mais pour fêter à Agen la mémoire de Jasmin. C'est un refus unanime. Le prétexte en est que la fête se déroule lors de la venue des cadets de Gascogne et que « le félibrige devait s'abstenir de prendre part à cette gasconnade ». Mais la fête présentait surtout l'inconvénient d'être centrée sur Jasmin, dont les félibres ont salué l'œuvre, mais qui a toujours gardé ses distances, comme nous l'avons vu. Les cadets de Gascogne fournissent un échappatoire diplomatique, et l'affaire déclenche une décision plus importante, le repli de l'association sur elle-même. « Il se décida que la fête annuelle de sainte Estelle se ferait à l'avenir exclusivement entre félibres ».

Est-ce une coïncidence ? Après avoir pris cette décision, les félibres vont visiter en cœur l'installation du Musée arlaten, entreprise muséographique à laquelle Mistral se consacre depuis plusieurs années. Il y aura « toute l'histoire de notre belle terre du Midi, de la mer bleue aux limites du Dauphiné, et des Alpes aux Cévennes ». En cette année 1898, les félibres ne vont plus à la rencontre du peuple provençal, mais de sa représentation, patiemment et méticuleusement mise en scène. Et la sainte Estelle se tient comme prévu en famille. « Il n'y eut pas de ces étrangers à notre cause ». Au seuil du vingtième siècle, le félibrige dispose donc d'un passé dont il assume la légitimité. Il s'y replie, courant le risque de faire des commémorations, et spécialement de sa commémoration son activité essentielle. Ce risque est au centre des premières années du siècle nouveau, qui sont aussi les dernières années de la vie de Mistral.

### *Le temps des commémorations*

Le siècle s'ouvre avec une chronique de l'*Armana* sur les diverses associations (ligue occitane, école latine, troubaires) qui se constituent en dehors du félibrige. Abandonnant ses ambitions hégémoniques, il les tolère pourvu qu'elles « aident, à leur façon, la belle cause félibréenne »<sup>24</sup>. Car s'il y a des divergences et des conflits, mieux vaut qu'ils se situent à l'extérieur, de façon à préserver l'unité du mouvement.

---

24. *Armana* 1900, p. 7.

Le XIX<sup>e</sup> siècle se clôt avec le Musée arlaten, présenté par Félix Gras comme une entreprise mystérieuse menée par Mistral. On le voyait « transporter des choses étranges, de vieux meubles abîmés, des plats cassés, des outils qui ne servent plus, et tout cela s'entassait dans la même maison ». Cette agitation terminée, « toute l'âme, toute la vraie vie (*vido vidanto*) de notre Provence des temps passés est là, comme dans un reliquaire ». c'est quasiment un musée sacré, avec ses reliques. Un objet joue d'ailleurs complètement ce rôle, c'est le berceau de Mistral, simple mais admirable pour avoir contenu le poète national, devant lequel Gras s'incline religieusement. Il perçoit toutefois le danger d'une vénération exclusive du passé risquant d'étouffer le présent. Aussi envisage-t-il de « garder foi dans l'avenir » en lui donnant une forme : la renaissance de la langue. A ce titre, les enfants « pourront ajouter au musée arlaten un nouveau rayon, qui ne sera pas des moins éblouissants ». Leurs œuvres sont donc conçues comme futurs objets de musée, éléments de commémoration dont l'extension est indéfinie, puisque les œuvres à venir sont déjà pensées en fonction de la vénération qui leur sera portée. Cette période s'accompagne d'un renforcement du vocabulaire religieux.

En 1901, le capoulier Devoluy exhorte chaque félibre à devenir « un véritable apôtre, si nous voulons communiquer la foi sacrée aux autres », à se « purifier » dans l'étude sérieuse et patiente de la langue d'oc, à se demander en famille si « jamais quelqu'un n'a péché contre le devoir majeur de la langue ». Il termine en souhaitant que « l'Évangile mistralien habite nos âmes »<sup>25</sup>. Il ne manque qu'une prophétie, que Devoluy livre rétrospectivement en 1905. Après avoir illustré les mérites de la plaine d'Arles, il déclare : « Pour qu'une renaissance du Midi ait le meilleur sort, il faut qu'elle choisisse pour foyer la terre d'Arles (...) que le dialecte d'Arles soit élu par le verbe et qu'un grand poète se lève pour l'illustrer magnifiquement. Quelle joie ! Oh félibres ! Quelle foi, quelle espérance indestructible. Par la vertu du génie, onze millions d'hommes éparpillés, dénaturés, isolés moralement, ont repris en cinquante ans conscience de leur langue et de leur race et aujourd'hui, les penseurs du monde entier regardent vers Maillane comme vers la Mecque des temps à venir<sup>26</sup>. » Même pour des convaincus, les comparaisons deviennent exagérées. Devoluy fait cependant preuve d'une grande diversité de modèles, louant le félibrige « qui descendit de Font-Ségugne comme la loi de Moïse descendit du Sinaï<sup>27</sup>. » Comparant la coupe au Saint Graal en 1906, il rattache le félibrige aux confréries dont le Midi est la terre d'élection. Il invite les associations et les individus à s'y joindre à l'occasion de la mise en œuvre de nouveaux statuts.

25. *Armana* 1902, pp. 28-29.

26. *Armana* 1906, p. 73.

27. *Armana* 1902, p. 29.

Ces statuts sont destinés, en s'accordant avec la nouvelle loi sur les associations, à sortir de buts purement littéraires, s'adapter à l'expansion et accueillir des mouvements venus d'horizons divers, comme l'association marseillaise ? Prouvenço ! par exemple, liée au départ à l'excursionnisme. Mais l'autonomie prévue pour ces nouveaux arrivants constitue une menace pour un esprit félibréen conçu de façon stricte. L'apport de sociétés aux traditions nouvelles se produit au moment où se fixe la tradition félibréenne et risque de la perturber, de lui faire perdre son caractère sacré. C'est pourtant le même homme, Pierre Devoluy, qui conçoit les nouveaux statuts et tient les discours les plus enflammés sur la tradition, mais la tension entraînée par leur mise en œuvre débouche sur ce qui n'aurait jamais dû arriver : une crise, un « pugilat », dit-on parfois, à Saint-Gilles en 1909.

L'*Armana* de 1910, sans minimiser l'événement, ne lui accorde pas la première place. Il indique que « la famille félibréenne a connu deux grandes émotions : la première quand on dit, l'hiver dernier, que le maître était malade, l'autre quand on a vu à la sainte Estelle de 1909, des hommes qui ont tous pour but une fraternité toujours plus grande en venir à de pénibles discordes ». Par bonheur le maître s'est rétabli, et les troubles n'ont pas empêché le félibrige de cheminer. Les *Festo vièrginenco*, sur lesquelles nous allons revenir, se poursuivent. Et l'événement de l'année est le cinquantenaire de *Mireille*, fêté à Arles, avec l'inauguration officielle du Musée arlaten, les tambourinaires, farandoleurs et gardians, un bal *Mireille* où les femmes « portaient des costumes provençaux de toutes sortes et de toutes époques », et l'inauguration de la statue de Mistral qui en est « l'apothéose ». Enfin, « pour faire aux fêtes données en l'honneur du père de *Mireille* une fin bien félibréenne et bien provençale – c'est tout un – les membres de l'école mistralienne tiennent une Cour d'amour à neuf heures, dans le beau théâtre d'Arles<sup>28</sup>.

C'est effectivement une apothéose, puisque nous rassemblés dans ces trois jours tous les éléments de la tradition, du rappel des grandes œuvres à la floraison des costumes ; de la danse et de la musique à l'inauguration d'un monument. Fête félibréenne et provençale, ce cinquantenaire de *Mireille* consacre l'union, dans une même commémoration, du passé d'un pays et de ceux qui ont voulu en être les défenseurs et ont fixé les figures du passé dignes d'être retenues. Les autres événements signalés par l'*Armana* sont du même ordre : inauguration d'un monument à Clovis Hugues à Embrun, d'une rue Mistral à Aubagne, d'une place Calendau à Cassis. La commémoration devient à son tour une tradition, que ce soit par les conférences sur les maîtres ou les inaugurations de bustes. « Regardez comme toutes les années il en pousse de nouveaux sur le terroir félibréen », remarque l'*Armana* de 1912, qui en compte six.

---

28. *Armana* 1911, p. 14.

La même année apparaît, semble-t-il, pour la première fois le verbe « commémorer », à l'occasion de l'inauguration d'un buste de Mariéton, présenté d'ailleurs comme un écrivain ayant avant tout célébré le félibrige. « C'est une joie pour nous, félibres, de commémorer aujourd'hui celui qui fut, sa vie durant, comme une harpe résonnant dans les mains de la Provence celui qui, sans lassitude, n'eut cesse de glorifier notre grand Mistral et sa pléiade ».

En 1913, de nouvelles cérémonies lient l'histoire de la Provence et celle du félibrige. A Carpentras, les félibres, reçus « comme autrefois les papes qui en étaient les souverains », sont accueillis par un discours du maire en provençal. On inaugure le Musée comtadin. On y admire les portraits de Mistral, Roumanille, etc..., et les œuvres du sculpteur Jean-Pierre Gras, fils du capoulier défunt. Les félibres prennent donc place dans les musées provençaux, ce qui est logique puisqu'ils sont partie prenante des traditions. Les bustes continuent de se répandre, jusqu'à Hanoi où est inauguré un monument à Jules Boissière. A Toulouse, on commémore la bataille de Muret sous le patronage de l'escolo moundino qui proclame également les lauréats du concours poétique. Célébration et commémoration sont désormais aussi liés que l'histoire du Midi et celle du félibrige. Les années suivantes en produiront de multiples figures.

Mistral aura l'occasion, pour un de ses derniers discours, de se féliciter des plus révélatrices d'entre elles, les « festo vierginenco ». Instituées en 1903, les festo vierginenco sont une cérémonie solennelle (la première eut lieu dans le théâtre antique d'Arles) lors de laquelle les jeunes arlésiennes « prennent la coiffe », montrant ainsi leur désir, en quittant l'enfance, de se conformer à la tradition du costume arlésien. Nous avons vu l'importance que les félibres attachent au port du costume par les jeunes filles, thème qui revient fréquemment dans les poèmes et les discours. Ainsi Mistral s'adresse en 1903 aux filles de Salon :

Les filles de Salon, si elles quittent leur costume  
Et si elles ne veulent plus parler provençal,  
Seront des olives sans sel...

Et l'huile vierge, adieu ! deviendra de l'huile pour la lampe<sup>29</sup>.

Aussi la décision de Mistral de créer cette cérémonie est-elle tout à fait dans l'esprit du félibrige. Les jeunes filles reçoivent un diplôme de la main du maître, fier d'avoir une jeunesse conforme à ses vœux. Il leur redit en 1913 :

« C'est vous, jeunes filles qui, par votre beauté, par votre costume si gracieux et si noble, vous gardez de faire mentir les félibres qui vous chantent. Vous qui maintenez, avec une fierté de reine, le grand renom des filles d'Arles, la gloire et le lustre de la race provençale (...)

Arles se fait valoir par ses monuments romains, mais les arènes, les Alyscamps, comme ce théâtre antique où nous faisons fête, sont l'œuvre des

29. *Armana* 1903, p. 38.

ancêtres, de ceux qui sont morts il y a deux mille ans. Mais vous, belles filles, êtes la vie nouvelle les fleurs de la vie. Vous êtes la jeunesse, vous êtes l'avenir et vous êtes la poésie qui parle provençal et qui fait plaisir à tous. Et quand vous passez quelque part, serait-ce à Marseille, serait-ce à Paris, tout le monde se retourne, tout le monde vous admire et tous disent : « C'est Mireille » ! Car Mireille, c'est vous qui l'avez inspirée et l'auteur de *Mireille*, aujourd'hui, vous crie : Merci !<sup>30</sup> ».

Les jeunes Arlésiennes sont l'incarnation de Mireille, mais *Mireille*, au fond, a été écrite à partir d'elles (ou de leurs grands-mères). Il est donc juste qu'on les reconnaisse comme l'œuvre, dont l'auteur retrouve les modèles. Ce sont des monuments vivants, mais les seules à échapper au musée, sinon au spectacle, parce que leur grâce n'y survivrait pas. Le maître a su garder, jusqu'à la fin de sa vie, cet enthousiasme qui lui interdit de muséifier ce à quoi il tient le plus, la fraîcheur non dénuée d'érotisme de cette jeunesse. Les festo vierginenco, à cause de cela, sont une célébration qui ne bascule pas entièrement dans la commémoration, comme le feront beaucoup d'autres, suscitant les sarcasmes des personnes extérieures au félibrige, et parfois la désillusion des félibres eux-mêmes. Car ces discours et pratiques trop exclusivement liés au passé suscitent des appels réguliers à l'action, au mouvement (« l'heure des actes a sonné », dit le capoulier devant la tombe de Mistral en 1924<sup>31</sup>), dont la répétition montre l'inefficacité. C'est que la construction des cinquante premières années a été conçue pour rester immuable. La langue, les coutumes, les cérémonies sont des monuments que l'on ne peut toucher. Ce sont aussi des réserves d'authenticité, dont le tourisme ne se privera pas. Ce sont également des thèmes autour desquels une sociabilité peut s'organiser, sans pour autant en épouser tous les aspects. L'essor des groupes folkloriques, dès le début du siècle, en est une composante majeure.

Le félibrige constitue donc une image du pays en même temps qu'il le commémore. Il se trouve de ce fait confronté aux évolutions de ce pays, qui ne se reconnaît plus toujours dans son image, et le sens des commémorations en est affecté, dans la mesure où elles risquent de devenir un rite vide de sens en dehors du groupe qui les perpétue. Les félibres montrent ainsi, au seuil du XX<sup>e</sup> siècle, les difficultés d'une commémoration qui, si elle veut se perpétuer, doit dépasser le groupe qui la maintient, trouver écho et reconnaissance dans la société, c'est-à-dire prendre place dans une histoire dont, ici, elle admet avec réticence la réalité.

Pierre PASQUINI

30. *Armana* 1914, p. 10.

31. *Armana* 1925, chronique.